

Tout entier à son troupeau et à ses exercices de piété, il a continué, pendant les années de sa prêtrise, les habitudes de recueillement et de vie retirée qui avaient caractérisé son enfance et sa jeunesse. Tout les matins, à 4 heures pendant l'été, à 5 heures pendant l'hiver, on le trouvait dans la sacristie de son église, prêt à rencontrer ceux qui désiraient le voir. C'est là qu'il dirigeait sa paroisse : trop timide pour combattre en chaire les désordres de sa paroisse, c'est au confessionnal qu'il les attaquait et les détruisait. Le reste de la journée était partagé entre la récitation de son bréviaire, qu'il disait toujours à heures fixes et que rien ne pouvait retarder, des lectures pieuses, et surtout l'étude de l'Écriture Sainte ; cette étude, que l'on pourrait dire la seule pour lui, tant il y prenait plaisir, occupait la plus grande partie de son temps.

Cette rigide observation de la règle ne l'empêcha jamais cependant d'exercer, envers ceux qui venaient le voir, cette franche et cordiale hospitalité dont on a fait un trait du caractère canadien. Rien ne lui faisait tant plaisir que la visite de ceux dont il avait été le curé ; alors il n'avait plus rien à lui : son presbytère, son temps, sa personne même, tout était à la disposition de ses hôtes. Il était tellement bon que, lorsqu'on parlait de lui, on disait toujours *le bon M. Dufour*.

Ceux qui l'ont entendu en chaire savent qu'il ne songeait guère à faire de l'éloquence, et que les règles de la rhétorique n'entraient pas toujours dans le plan de ses sermons. Et pourtant, ses instructions avaient un certain charme ; il savait rendre le mal odieux, présenter la vertu sous son côté aimable, et la montrer facile à tous ; sa parole portait la conviction, car on sentait que, chez lui, c'était le cœur qui parlait par les lèvres.

L'instruction religieuse de son peuple fut toujours le premier objet de sa sollicitude ; les nombreuses retraites, neuvaines et exercices publics qu'il fit donner par différents

prédicateurs, en sont la preuve. Mais il cherchait à donner à l'enseignement religieux une base solide, en développant l'intelligence de la jeunesse par une bonne éducation. C'est à ses soins, à sa charité, à son amour pour l'instruction, que plusieurs jeunes gens doivent l'avantage d'avoir fait des études classiques et d'occuper aujourd'hui dans le monde, et surtout parmi le clergé, des positions honorables. Plusieurs jeunes filles ont aussi partagé dans sa générosité, ont pu faire des cours d'étude et devenir de fidèles servantes du Seigneur dans différentes communautés, notamment chez les Révdes Sœurs de la Charité et celles de Jésus-Marie. Souvent, pendant l'année, on le voyait parcourir ses écoles, et ranimer le zèle des institutrices, en excitant l'émulation des élèves. Aussi St-Roch des Aulnaies est une des paroisses où l'éducation élémentaire donne les meilleurs résultats. C'est son amour pour l'instruction qui a engagé le bon M. Dufour, d'accord avec un confrère, le digne curé de Saint-Philippe de Néri, à fonder au collège Ste-Anne un prix qui porte les noms des généreux fondateurs. C'est encore le même motif qui l'a engagé à léguer tous ses biens au collège Ste-Anne, son *Alma Mater* qu'il aimait tant.

Que dirons-nous de son humilité ? Quel soin il mettait à disparaître ! Son âge, sa position lui permettaient d'aspirer à être distingué de la foule, et cependant il s'en effaçait autant que possible. Voilà ce qu'il fut dans son cœur.

Quant à ses rapports avec Dieu, les exercices de dévotion si multipliés qu'il a établis, la solennité qu'il leur donnait, ses exhortations à la communion fréquente, nous sont une preuve du soin qu'il prenait à procurer la gloire de Dieu, un gage bien fort de l'espérance que Dieu lui en a déjà donné la récompense.

Nous avons assisté aux belles funérailles qui lui ont été faites, et qui ont eu lieu à St-Roch des Aulnaies, le vendredi suivant. C'a été solennel. L'église était toute tendue de draperies noires et blanches ; ces